

CALENDRIER TRADITIONNEL ET CONCEPTION DU TEMPS DANS LA SOCIÉTÉ GUÉRÉ

Alfred SCHWARTZ*

La conception qu'a une société du temps détermine en grande partie sa façon de l'aménager. Il est donc fondamental, dans l'optique d'une étude de l'incidence du facteur temps sur le développement économique, de connaître les attitudes et le comportement déployés par la population à l'égard de ce concept.

Mais une étude purement conceptuelle serait insuffisante sans une analyse des techniques de comput du temps. Aussi essaierons-nous dans une première partie de présenter d'une façon descriptive le système calendaire Guéré traditionnel, avant d'aborder dans une seconde partie le concept du temps et ses implications du point de vue de l'organisation sociale.

I. LE SYSTÈME CALENDRAIRE

Introduction : année lunaire et année tropique

Le système calendaire Guéré traditionnel est rattaché au mouvement de la Lune. Le terme *t'ju* désigne à la fois la Lune et le temps qui s'écoule entre deux lunaisons consécutives ou mois. L'année, *sõ*, se définit théoriquement par la succession de douze lunaisons, qui portent des noms précis.

Mais avant d'entrer dans le détail du système et pour une meilleure compréhension des problèmes que pose tout calendrier se référant à l'*année lunaire*, il convient de faire une série de remarques préliminaires.

Astronomiquement le mois, ou lunaison, est défini par la « durée de la révolution synodique entre deux nouvelles lunes consécutives » (1). Le mouvement de la Lune n'étant pas parfaitement régulier, les lunaisons ne sont pas égales entre elles. La valeur moyenne d'une révolution est voisine de 29 jours $\frac{1}{2}$, et l'année lunaire, de douze lunaisons, égale en gros à 354 jours (2), soit inférieure de 11 jours environ à l'année tropique (3).

1. P. COUDERC : Le calendrier - Que sais-je ? n° 203 p. 14.

2. 354,36 jours exactement.

3. L'année tropique, ou année solaire, est définie par le temps que met le soleil à parcourir le zodiaque, soit 365, 2422 jours.

* ORSTOM, section Sciences-Humaines, 24 rue Bayard - Paris VIII^e.

Les peuples qui adoptent l'année lunaire ont le choix entre deux systèmes calendaires :

— ou ils optent pour un système « abstrait » qui ne prend en considération que le seul mouvement de la Lune, sans tenir aucun compte de l'année tropique, et plus particulièrement du rythme des saisons. Leur système calendaire est alors basé sur une « année fictive » (1) : cas de l'année musulmane, de 12 lunaisons et de 354 jours ;

— ou ils élaborent un système « concret », qui tout en restant basé sur le mouvement de la Lune, tient compte de la succession et du retour périodique des saisons, dont le rythme est celui de l'année tropique (365 jours). Comme le décalage entre l'année lunaire et l'année tropique est de 11 jours environ, soit un écart de 33 jours en 3 ans, un système de compensation est alors nécessaire. Ainsi, pour rétablir l'équilibre, certains peuples de l'Antiquité (Chaldéens, Hébreux, Romains) ont-ils été « amenés à ajouter, tous les trois ans, un treizième mois sur leur calendrier » (2).

Chez la plupart des peuples africains, dont l'activité, essentiellement agricole, est étroitement liée au rythme du cycle végétal, le système calendaire, de type « concret », est à cheval sur l'année lunaire et l'année astronomique des saisons. Cette relation est particulièrement et constamment mise en évidence par le travail de G. NIANGORAN BOUAH sur « la division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire » (3). L'auteur parle de « mois lunaire agricole » (4). « Chez les hommes des cultures », note par ailleurs P. KNOPS à propos des Sénoufo, « les noms des mois ont des rapports avec leurs occupations saisonnières et agricoles et avec les conditions d'existence créées par le cycle des travaux agraires et les conditions atmosphériques » (5). La corrélation entre le mouvement de la Lune et le rythme des saisons est d'autant plus forte qu'elle repose (à tort d'ailleurs) (6) sur un ensemble de croyances qui accordent à notre satellite un rôle privilégié sur le plan agricole.

Le système calendaire guéré associe étroitement le mouvement de la Lune aux différentes phases de la vie agricole. Nous examinerons ici tout d'abord les unités traditionnelles de mesure du temps, dans leurs rapports à la fois avec les lunaisons et le rythme des saisons ; ensuite le système de compensation tel que probablement il fut pratiqué autrefois ; enfin la perception du temps à travers la hiérarchie des mois.

A. Le calendrier guéré traditionnel

Les unités de mesure du temps retenues par la société guéré traditionnelle sont les suivantes : l'année (*sõ*), la saison (*nõ*), le mois (*t'ju*), le quartier de lune, enfin le jour (*wi*) et ses séquences. Il existe par ailleurs un système d'enregistrement des jours du mois appelé *t'ju-a-wi* (littéralement : « les jours du mois »).

1. P. COUDERC p. 19.

2. P. COUDERC p. 19.

3. Mémoire de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris 1964.

4. Ouvrage cité, p. 41, G. NIANGORAN BOUAH, tout en établissant cette corrélation entre année lunaire (de 12 lunaisons) et année astronomique des saisons pour les peuples lagunaires, omet toutefois d'expliquer par quel système de compensation l'équilibre a pu être maintenu.

5. P. KNOPS : « Aspects de la vie agricole des Sénoufo de l'Afrique Occidentale » in *Bulletin de la Société royale d'anthropologie et de préhistoire*. Tome LXIX, 1958, Bruxelles. Cité par Niangoran, ouvrage cité, p. 67.

6. « La lunaison... ne joue aucun rôle profond dans la vie terrestre... la valeur agricole ou météorologique qu'il est courant de lui reconnaître n'a jamais pu être scientifiquement établie : les effets dont on la tient pour responsable s'expliquent par de tout autres causes ». P. COUDERC - ouvrage cité p. 15.

1. L'ANNÉE (SÕ)

L'année guéré est à la fois lunaire et agricole. Indépendamment du terme *sõ* il est fréquent de désigner encore à l'heure actuelle l'année par le terme *kle*, qui signifie champ. Le paysan guéré ne compte d'ailleurs pas en années, mais en *nombre de champs*.

L'année se définit théoriquement par la succession de douze lunaisons, et comporte, selon un très vieil informateur, « 720 repas » soit 360 jours. Il est probable que ce ne soit là qu'une simple approximation sur la base d'un mois lunaire moyen de 30 jours, chiffre communément retenu sauf pour deux mois : il existe en effet officiellement, comme nous le verrons ultérieurement, un mois de 31 jours et un mois de 29 jours. Comptabiliser l'année ou le mois en nombre de jours n'avait en réalité aucun sens dans la société traditionnelle et les chiffres de 360 ou de 30 ne peuvent avoir ici qu'une valeur indicative.

Nous verrons plus loin que l'année commence avec l'apparition du premier quartier de la première lunaison de la saison sèche (en gros début décembre). Avec elle débutent également les travaux des champs.

2. LES SAISONS (NÕ)

L'année est divisée en deux grandes saisons : *fu'ɔ*, littéralement « le temps de débrousser », ou saison sèche ; *wi'la*, littéralement « les grandes pluies », ou saison des pluies. La saison sèche est également appelée « *d'giro-pli* » : littéralement « soleil blanc » (par opposition au soleil terne de la saison des pluies).

Chaque saison comporte six mois :

a) *Fu'ɔ* ou saison sèche

- *ia-t'jru-lo* = premier mois de l'année, correspondant à décembre.
- *'trui-t' ju-bi'o* = janvier.
- *'saha-kle-g'bo* = février.
- *tu'go* = mars.
- *'sahi-blo* = avril.
- *deb'we-blo* = mai.

b) *Wi'la* ou saison des pluies

- *'wɔhɔ* = juin.
- *g'be-'siha* = juillet.
- *g'be-kao* = août.
- *flē-flēiawi'la-blu* = septembre.
- *wi'la-tu'go* = octobre.
- *'sige-pē-pla* = novembre.

Nous avons utilisé pour la transcription phonétique les symboles suivants :

- e : é de éléphant
- ɛ : è de père
- ø : e muet de cheval
- ẽ : in de vin
- ɔ : o ouvert de top
- ɲ : gn de agneau
- u : ou de ouvrir

Le tilde (~) nasalise la voyelle. Le double point (:) répète la voyelle. Le signe (') indique l'accent tonique et précède la syllabe affectée.

3. LES MOIS (T'JU)

La terminologie d'appellation des mois décrit, d'une façon générale, soit l'activité agricole du moment, soit l'incidence présumée de la Lune sur la vie terrestre. Il est donc fondamental que dans un tel système le cycle lunaire coïncide avec le rythme des saisons.

a) *Les mois de saison sèche (fu'ɔ)*

— *'ia-tjru:-lo* : littéralement « (la Lune) amène le brouillard au village ». C'est le mois de l'harmattan, vent frais et sec qui souffle du Nord. Ce mois commence l'année, et correspond en gros à décembre. Tout le monde se prépare au travail des champs : les danses cessent progressivement, les voyages sont interdits, on ne rend et on ne reçoit plus de visite, les forges connaissent une activité fébrile pour la réparation ou la fabrication des instruments aratoires... ;

— *'trui-t' ju-bi'o* : littéralement « la première lune mâle ». Ce mois compte officiellement 31 jours, et partant est supérieur à tous les autres mois ; *'trui* signifie « matinal », au sens de celui qui vient avant tous les autres. *T'rui-tju-bi'o* est non seulement le mois le plus long de l'année, mais aussi le plus important ; c'est avec lui que débudent véritablement les travaux des champs. Dès l'apparition du croissant annonçant la venue de *'trui-t' ju-bi'o*, l'aîné du village donne l'autorisation de débrousser. Il fait crier partout : « Il est temps de débrousser ». Il n'était pas possible de commencer les travaux de débroussement avant que l'aîné en ait donné l'ordre ;

— *'saha-kle-g'bo* : littéralement « couper le champ un peu ». Sur la grande parcelle qu'on a commencé de défricher, on aménage une petite portion qui portera le premier riz, ou *t'wissõ*. Les hommes abattent les arbres, brûlent le bois, nettoient le terrain, et avec la pluie des premières tornades les femmes sèment *t'wissõ*. C'est grâce à ce premier riz que la période de soudure, d'avril à juin, sera moins difficile. *'saha-kle-g'bo* passe pour être le mois le plus court de l'année (29 jours), et est également appelé pour cette raison *t'ju'hi:nõ* ou mois-femelle ;

— *tu'go* : littéralement « embarras ». Le paysan n'a pas un moment de répit ; *tu'go* est le mois de travail par excellence : abattage des arbres du champ principal, brûlis et début de semis du « grand riz » ;

— *'sahi-blo* : « premier blo » (blo n'aurait pas de signification) ; *'sahi-blo* voit la fin des semis du grand riz, et la récolte de *t'wissõ* ou premier riz ;

— *deb'we-blo* : « dernier blo ». Les femmes désherbent et, depuis une vingtaine d'années, les hommes confectionnent autour des champs, des clôtures contre les agoutis (1).

b) *Les mois de pluie (wi'la)*

— *'wɔhɔ* : littéralement « (la Lune) lave la figure ». Il tombe au cours de ce mois une pluie fine, qui mouille le visage mais humecte à peine les habits. Avec *'wɔhɔ* commence la véritable saison des pluies. Pendant les deux premiers quartiers l'activité agricole se réduit à la surveillance du riz contre les oiseaux. Dès l'apparition du dernier quartier, les femmes commencent la récolte du grand riz ;

— *g'be-'siha* : *g'be* » de fatigue (*g'be* étant le nom du mois) ;

— *g'be-'kao* : *g'be* du froid (amené par la pluie).

La récolte du riz se poursuit tout au cours de *g'be-'siha* et *g'be-'kao* ;

— *flë-flë-ia wi'la-blu* : littéralement « la pluie fine amène les grandes pluies à la terre ». Les femmes acheminent la récolte de riz au village, et l'entreposent dans les greniers ;

1. La prolifération des aulacodes (*Thryonomys swinderianus*), plus couramment connus sous le nom d'agoutis, véritable fléau à l'heure actuelle dans la zone entre Nuon et Cavally, est liée, disent nos informateurs, à la disparition quasi totale de la panthère. La multiplication des fusils a entraîné une véritable extermination de ce fauve dans les forêts de l'ouest.

— *wi'la-tu'go* : littéralement « beaucoup de pluie ». Les travaux des champs sont achevés. Une période de repos, qui va durer deux mois, s'ouvre. On reçoit les étrangers, on voyage, on règle les litiges (tous les conflits qui ont vu le jour au cours des mois précédents sont renvoyés à *wi'la-tu'go*) ;

— *'sige-pē-pla* : littéralement « (la Lune) laisse l'empreinte dans la boue » : le pied inscrit des marques sur le sol encore humide. Les « échanges sociaux » se poursuivent et s'intensifient. C'est l'époque des danses et des réjouissances de toutes sortes.

Le mois commence — et finit — avec l'apparition du premier croissant de la nouvelle Lune. Le système calendaire guéré ignore la semaine, mais divise les mois en quartiers de Lune.

4. LES QUARTIERS DE LUNE

Nous avons déjà souligné le rôle joué par les quartiers de Lune dans l'agencement de l'activité agricole à l'intérieur du mois ; les travaux de débroussement commencent avec l'apparition du premier quartier de *'trui-t' ju-bi'o* (janvier), la récolte de riz débute avec le dernier quartier de *'wɔhɔ* (juin), etc.

La terminologie est la suivante ;

— Premier quartier : *'fi:nō dε* : littéralement « la nouvelle femme ». La nouvelle Lune est accueillie avec la formule suivante : « *fi:nō dε ni'nahi di'go* : « la nouvelle femme est venue aujourd'hui ». Ce système d'appellation est à mettre en rapport avec l'influence de la Lune sur les menstrues de la femme : « nouvelle Lune » se traduit littéralement par « *t' ju dε* ». Mais cette expression désigne les règles, et ne doit jamais être proférée par les lèvres d'aucun homme.

— Pleine Lune : *t' ju-bu'go* : littéralement lune ronde.

— Dernier quartier : *t' ju-ti'ē-fohi* : littéralement la Lune est coupée en deux.

— Nouvelle Lune : *mē-t' ju* : littéralement Lune morte ; la disparition du dernier quartier est annoncée par l'expression suivante : « *t' ju e'wehi di'go* » « la lune est partie aujourd'hui ».

5. LE JOUR (WI) ET SES SÉQUENCES

Le jour commence avec l'aurore (6 heures environ) et s'achève à la nuit close (19 h.). Le calendrier guéré traditionnel ignore l'heure mais suivant la position du soleil, le jour est divisé en cinq séquences principales :

— *Kla:we* : (littéralement « chez demain ») : première matinée, de l'aurore à la percée franche du soleil ;

— *d'giro-ku-wē* : (littéralement « le soleil est un peu haut ») : seconde matinée, de 9 h à 11 h environ)

— *d'giro-g'bao* : (littéralement « soleil brûlant ») : midi et début d'après-midi, de 11 h à 15 h environ ;

— *fli-we* : (littéralement « chez le soir ») : après-midi, de 15 h à 18 h, se divisant elle-même en deux parties :

fli-d'giro-we : tant que le soleil est apparent (jusque vers 17 h environ) ; littéralement « soir avec soleil » ;

fli-u'lahi : de la disparition du soleil à la brune (18 h. environ) ; littéralement « soir tombé ».

— *fli-we-pe'se* : (littéralement « chez le soir frais ») : soir, de brune à nuit close.

La nuit ne comporte aucune division : un seul terme désigne la période de temps qui s'écoule entre la chute du jour et l'aurore : *'u:lu*.

Aux grandes séquences de la journée correspondent des formules de salutations différentes :

— le matin (*kla:we* et *d'giro-ku-wē*) : « 'na:lu », réponse : « au, 'na:lu » ; *lu* est une contraction de 'ulu, qui signifie revenir, au sens de ressusciter : 'na:lu se traduit littéralement par « tu es ressuscité ? » (1) A noter que 'na:lu peut s'employer à n'importe quelle heure de la journée quand on n'a pas vu le locuteur depuis la veille ;

— l'après-midi (*d'giro-g'bao* et *fi-we*) : « d'giroa-fō », réponse : « au, 'na:fō » : littéralement « le soleil brille ; oui, qu'il brille pour toi aussi » ;

— la nuit (de la brune à l'aurore) : « 'wahuo », réponse : « au, 'nahuo » ; « wahuo » est une contraction de « 'u:lu-'nahuo » : littéralement « la nuit est arrivée ; oui, pour toi aussi elle est arrivée ».

Il existe enfin une formule de salutation réservée aux personnes qui ont quitté le village (soit pour aller aux champs, soit pour se rendre dans un village voisin) et y sont revenues le même jour : 'nahi, qui vient de na-gi, littéralement : « tu es arrivé ? ». Réponse « au, 'naidgi' », contraction de na-mo-dgi' : « oui, je suis revenu vous trouver ».

A noter que le Guéré ne comptabilise pas les jours, mais les nuits. Ainsi quelqu'un qui part en voyage le matin et ne revient au village que le lendemain soir n'aura été absent qu'un jour. Ceci est à lier au fait que le mois commence avec l'apparition de la nouvelle Lune, c'est-à-dire le soir.

6. LA MESURE DU TEMPS

Il existe dans la société traditionnelle un système de mesure des jours du mois, appelé *t' ju-a-wi*, littéralement « les jours du mois ». Il s'agit d'un appareil fort simple constitué par une liane très fine sur laquelle sont enfilés 30 petits rectangles de tige de bambou. Avec l'apparition du premier croissant de la nouvelle Lune, on déplace le premier rectangle de la droite vers la gauche ou de la gauche vers la droite, et on répète l'opération chaque jour. A l'heure actuelle cet appareil n'est plus guère usité, et a, un peu partout, cédé la place au calendrier en papier.

B. Le système de compensation

Nous avons vu que pour réaliser l'ajustement entre année lunaire et année tropique, il était nécessaire de prévoir un système de compensation. Comment le calendrier guéré, qui est à la fois lunaire et agricole, rétablissait-il l'équilibre ?

Il ne nous a pas été possible d'obtenir à ce sujet des renseignements précis et satisfaisants. Nous avons toutefois retrouvé, à travers la tradition orale, un indice intéressant de ce qui pourrait avoir constitué périodiquement une année embolismique (année de 13 mois). Il existe en effet dans le système calendaire traditionnel un « mois discuté », *toho-t' ju*, littéralement « un mois au sujet duquel il y a palabre ». Ce mois n'avait pas d'existence « terminologique », mais la discussion portait en réalité sur le fait de savoir si on était effectivement dans tel ou tel mois. Tout se passait comme si à un moment donné la communauté prenait conscience du décalage entre la saison en cours et l'appellation du mois — *'toho-t' ju* est situé par les anciens à l'époque de *'saha-kle-g'bo*. C'est en effet au cours de ce mois que tombe généralement la première pluie (*u'le-'di'ai* : littéralement pluie qui est « restée longtemps en haut ») — pluie de tornade

1. La nuit est étroitement associée par les Guéré à la mort. Il est un proverbe qui dit : « Dormir, c'est apprendre à mourir ». Se réveiller le matin, c'est donc réellement sortir du monde des morts, c'est à dire « ressusciter ».

— d'une importance capitale puisqu'elle permet la culture de *'twissõ* (premier riz ou riz de soudure). Cette première pluie est considérée comme l'événement le plus important de l'année : personne ne peut se rendre aux champs le lendemain de *u'le-di'ai*, sous peine de sanction grave. Elle est accueillie comme une bénédiction des dieux, qui une fois de plus rendent la terre féconde, et, partout, permettent à la communauté de subsister.

La première pluie constitue donc un point de repère relativement précis et commode. Dans un système calendaire à année de douze lunaisons, *u'le-di'ai* risque cependant, tous les trois ans environ, de n'arriver qu'avec un mois de retard et de tomber seulement dans le mois qui suit *'saha-kle-g'bo* (*tu'go*). Or comme la première pluie est liée à *'saha-kle-g'bo*, il n'est pas possible qu'elle se produise en *tu'go*. D'où discussion sur le point de savoir si on est réellement encore en *'saha-kle-g'bo* ou déjà en *tu'go*.

Il nous semble que tout se passait donc comme si régulièrement on procédait à une répétition de *'saha-kle-g'bo*, et que le rétablissement entre année lunaire et année tropique s'opérait de cette manière. L'ajustement se faisait donc d'une façon implicite. Cette explication est d'autant plus plausible que *'saha-kle-g'bo* est considéré par tout le monde comme le mois le plus important de l'année.

Nous n'avons pas retrouvé la notion de mois faste ou néfaste, telle qu'elle a été décrite par G. NIANGORAN BOUAH chez les peuples lagunaires. Nous verrons cependant qu'il existe dans le système calendaire guéré traditionnel une hiérarchisation des mois : *'saha-kle-g'bo* se situe au sommet de la hiérarchie.

'toho-t' ju ne serait donc qu'un second *'saha-kle-g'bo*, et le système des saisons se trouverait respecté par le biais de ce mois intercalaire.

CONCLUSION. PERCEPTION DU TEMPS ET HIÉRARCHIE DES MOIS

Les différents mois de l'année guéré ne sont pas perçus de la même manière : leur importance est fonction de l'activité qu'ils recouvrent.

Dans une approximation toute grossière il est possible de distinguer entre temps consacré à l'activité agricole et temps consacré à l'activité sociale. Dans la société guéré traditionnelle le second est toujours subordonné au premier (« *primum vivere...* »). Le cycle agricole s'étale sur dix mois, la période de « repos » sur deux mois seulement.

A l'intérieur du même cycle agricole il existe une véritable hiérarchie entre les mois. Nous avons déjà vu que le mois par excellence, le mois le plus important, était *'saha-kle-g'bo* (mois de la première pluie qui permet la mise en terre du riz de soudure). Puis viennent dans l'ordre les trois mois suivants de la saison sèche : *tu'go*, *'sahi-blo*, *deb'we-blo*. Les Guéré disent que « les mois les meilleurs sont les mois de travail ». Pendant toute cette période il n'est en effet pas possible de régler de litige ou de voyager. Chacun est sensé se consacrer pleinement à l'activité agricole, et toutes les affaires concernant la vie sociale « stricto sensu » sont renvoyées aux mois de repos : *wi'la-tu'go* et *'sige-pě-pla*.

L'établissement de cette hiérarchie est dicté par les seules lois de la survivance biologique : le paysan sait fort bien que s'il n'arrive pas à « brûler son champ » à temps (ce qui suppose qu'il effectue toutes les opérations préliminaires dans des délais rigoureux) il hypothèque sa récolte, et partant, les moyens de subsistance de sa famille pour une année.

II. LE CONCEPT DE TEMPS ET SES IMPLICATIONS

Le système calendaire est une technique d'appréhension concrète du temps : il ne nous apprend que très peu de choses sur les implications du temps du point de vue de l'organisation de la vie en société.

Une analyse plus qualitative est donc nécessaire. Elle nous permettra d'une part de dégager une série de catégories temporelles significatives, d'autre part de mesurer l'incidence de la conception du temps sur l'organisation sociale.

A. Catégories temporelles significatives

Si l'on essaie d'analyser le concept de temps (*ti*) il apparaît très vite que le temps n'est pas une notion théorique et abstraite, définissable dans l'absolu, mais ne s'appréhende que par rapport à des activités et des phénomènes précis. Il est ainsi schématiquement possible de distinguer cinq types différents de catégories temporelles : le temps mythique, le temps historique, le temps généalogique, le temps vécu et le temps projeté.

1. LE TEMPS MYTHIQUE

Il n'est pas de communauté clanique qui ne se situe par rapport à un ancêtre dont l'émergence et les tribulations aient donné naissance à une mythologie riche et variée. Entre cet ancêtre mythique et le premier aïeul réel il existe généralement un fossé d'autant plus inexplicable que les faits et gestes du héros fondateur ont été fidèlement transmis de génération en génération, et ont contribué, pour une part importante, à l'édification d'un système d'interdits toujours en vigueur. Ce temps est ressenti comme une époque privilégiée où tout était possible, où le naturel côtoyait le surnaturel, le réel l'irréel, le normal l'anormal. C'était le temps où une femme pouvait mettre au monde une progéniture à la fois humaine et animale (la gémellité homme-animal est très fréquente dans les mythes d'origine), où il existait un dialogue et une collaboration entre les hommes, les animaux et la nature, où règnes humain, animal et végétal étaient confondus.

2. LE TEMPS HISTORIQUE

Le temps historique marque le passage du mythologique à l'évènementiel. Entre les deux, pas de continuité, mais une différence de nature. Le temps historique retrace les pérégrinations du clan, les conflits avec les voisins, les hauts faits de tel ou tel guerrier, la magnificence de tel ou tel *'fiñehiō* (homme de renommée). C'est un temps cumulatif : l'enchaînement chronologique des événements en fait la véritable « chanson de geste » du groupe.

3. LE TEMPS GÉNÉALOGIQUE

Il n'est pas rare, en pays guéré, d'avoir affaire à des profondeurs généalogiques de plus de dix générations. L'existence généralisée de telles mémoires généalogiques n'est pas un acte gratuit mais traduit le caractère hautement fonctionnel de la connaissance qu'un individu peut avoir de ses ancêtres. Cette connaissance est en effet le prélude indispensable à l'échange matrimonial et implique, pour Ego, une recherche dans deux directions :

— en ligne agnatique, s'assurer qu'aucun lien de parenté, aussi éloigné qu'il soit, n'existe entre lui et sa partenaire préssentie (temps de longue durée) ;

— en ligne utérine, s'assurer que le lien est suffisamment lâche (au-delà de 7 générations la parenté est considérée comme perdue) pour ne pas s'exposer, avec sa partenaire, à des relations incestueuses (temps de moyenne durée).

La connaissance généalogique met en œuvre un temps circulaire. La société guéré admet en effet la réincarnation de l'âme. La communauté est renouvelée en permanence par les mêmes individus et, partant, les liens de parenté, loin de se relâcher avec le temps, restent constants.

4. LE TEMPS VÉCU

C'est le temps dans lequel s'inscrit la destinée de l'individu, de sa naissance au stade actuel de son existence. Il inclut le passé vécu et le présent quotidien. C'est un temps à la fois cyclique et cumulatif :

— cyclique, parce que les saisons qui succèdent aux saisons font renaître en permanence les mêmes activités de production ;

— cumulatif, parce que les années qui s'ajoutent aux années sont créatrices, pour l'individu, de statut social.

Pour les vieux qui ont vécu la pénétration coloniale, ce temps est divisé en trois périodes bien distinctes :

— l'ancien temps, qui est ressenti maintenant comme un temps très dur (*'tēi-d' je-ti* : littéralement « le temps de la souffrance ») : temps des guerres tribales, de l'insécurité, souvent de la famine (les années de guerre) ;

— le temps de la colonisation (*'kwi-adj-ti* : littéralement « le temps où le Blanc est venu »), interprété tantôt comme un temps libérateur (libération de la guerre), tantôt comme un temps asservissant (la campagne du caoutchouc par exemple (*ulo'bo-ti*), de 1942 à 1944, qui entraîna un exode massif vers le Libéria) ;

— le temps de l'Indépendance : aussi paradoxal que cela paraisse, l'action du colonisateur est rétrospectivement moins durement ressentie que l'énoncé et la mise en application par les autorités nouvelles, après la proclamation de l'Indépendance en 1960, d'une politique plus résolument novatrice (voire même révolutionnaire) en matière d'organisation sociale. L'administration coloniale n'est jamais intervenue qu'en surface, en essayant de regrouper les villages, en imposant les prestations de services ou l'impôt de capitation. Les réformes actuelles visent les fondements mêmes de l'organisation sociale traditionnelle : proclamation de l'égalité entre homme et femme, interdiction de la polygamie, suppression de la dot (et partant des moyens de contrôle par les vieux de l'appareil social)...

5. LE TEMPS PROJETÉ

Il est celui de l'imagination de l'avenir (*de-fiā*). Dans la société traditionnelle tous les projets visent à l'acquisition du statut de *'hinefiō* (homme de renommée). Ce statut consacre essentiellement la capacité matrimoniale de celui qui l'atteint. Le but que poursuit l'individu est donc de capitaliser le maximum de femmes.

Si cet objectif reste encore fondamental à l'heure actuelle, il n'est cependant plus le seul. La monétarisation de l'économie a introduit des éléments nouveaux dans l'acquisition du statut d'homme de renommée : richesse et variété de l'habillement, qualité du logement (mythe de la couverture en tôle), mais surtout possession de plantations industrielles. Le jeune qui accepte actuellement de rester au village sait que « pour devenir riche il faut produire du café et du cacao ».

* *

Cet examen sommaire des catégories temporelles définies ci-dessus cherche essentiellement à montrer comment, à des niveaux différents, le temps est perçu par l'individu. Ce temps est, comme nous l'avons

vu, tantôt circulaire, tantôt cyclique, tantôt linéaire, tantôt cumulatif. Suivant sa nature et la perception qu'en a l'individu il implique des types de comportement spécifiques et agit, à des niveaux différents, sur l'organisation interne de la société globale.

B. Temps et organisation sociale

Les implications du temps du point de vue de l'organisation sociale nous paraissent significatives à trois niveaux : politique, économique et rituel.

1. TEMPS ET ORGANISATION POLITIQUE

L'incidence du temps sur l'organisation politique de la société traditionnelle opère sur deux plans :

— *au niveau du temps mythique* : l'émergence des ancêtres des différents clans ne s'est pas faite d'une façon anarchique, mais selon un ordre chronologique reconnu par les traditions orales des communautés concernées. Au sein d'une même confédération guerrière ou d'une même fédération d'alliance, un groupement reconnaît toujours un droit de préséance au premier « arrivé ». Ce droit donnait lieu, dans la société traditionnelle, à une véritable hégémonie politique d'un groupe sur d'autres, consacrée par des rituels d'allégeance répétés. Ainsi dans le cadre de l'ancienne confédération guerrière des Gbéon (région de Kouibli), dont les ancêtres sont tous descendus du ciel par la même chaîne, les groupements Tao, Kouao, Gbéan, Tebao et Kirou sont soumis à l'autorité du groupement Glao dont l'ancêtre Séhi serait venu sur terre le premier (les vieux vont jusqu'à fixer l'heure précise d'« arrivée » de chacun des ancêtres). Il va sans dire que de tels droits de préséance ont toujours été l'objet de nombreuses contestations ;

— *au niveau du temps historique* : l'ancienneté de l'implantation d'un groupement sur un territoire donné est plus facile à établir quand l'arrivée de l'ancêtre est liée à une origine migratoire (migration soit collective, soit individuelle). Ou le groupement qui arrive de l'extérieur se heurte à une population autochtone, lui demande l'autorisation de s'installer à ses côtés, et reconnaît tacitement son autorité ; ou le groupement qui migre s'installe sur une terre vierge, en devient le maître, et acquiert ainsi un droit de préséance sur de futurs arrivants. Ceci quand les choses se passent pacifiquement. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Il arrive qu'une implantation se fasse militairement, avec extermination ou refoulement de la population autochtone : ce fut le cas de l'implantation des Nidrou sur les berges du Cavally, occupées auparavant par les Fan-Bahon, qui furent rejetés de l'autre côté de la rivière Nuon

2. TEMPS ET ORGANISATION ÉCONOMIQUE

Les implications du temps du point de vue de l'organisation économique sont multiples :

— *dans la société traditionnelle*

- l'activité agricole, comme nous l'avons vu ci-dessus, est rythmée par un calendrier très précis. A chaque mois correspond une activité déterminée ;
- le rythme de l'activité artisanale est fonction à la fois de la saison (saison des pluies, saison sèche) et des exigences de l'activité agricole (fabrication des instruments aratoires) ;
- la réalisation des pêcheries collectives est liée aux crues des cours d'eau.

— *dans la société actuelle* : l'introduction de la culture industrielle a essentiellement entraîné une valorisation du facteur temps. Cette valorisation peut être saisie à trois niveaux :

- la préférence manifestée jusqu'à l'heure actuelle par les villageois pour le café, et l'absence quasi totale de plantation cacaoyère, sont à mettre principalement au compte du cycle de maturation (donc de production) plus rapide du caféier (4 ans en moyenne pour le café, 5 à 6 ans pour le cacao). Pour gagner de l'argent rapidement la culture caféière apparaît donc comme plus efficace que la culture cacaoyère ;
- le système de production actuel, à cheval sur l'économie vivrière traditionnelle et la culture commerciale, a donné naissance à une série de goulots d'étranglement dont le principal est constitué par le facteur temps : le paysan n'a en effet matériellement plus le temps de se consacrer à la fois à la culture vivrière et à l'entretien d'une plantation industrielle, dont les exigences de calendrier ne s'emboîtent pas mais se télescopent. Devant ce dilemme le producteur essaie de doser son effort, ce qui se traduit généralement par des rendements déficients d'un côté comme de l'autre ;
- l'introduction du café et du cacao a fait naître également un droit foncier nouveau, qui reconnaît l'appropriation de la terre pour les parcelles de culture pérenne. L'étude d'un terroir villageois de l'Est du pays guéré (Sibabli, région de Duékoué) nous a permis de mettre en évidence une véritable course à la propriété foncière, se traduisant par l'éparpillement dans le champ vivrier annuel de quelques plants de café qui ne feront l'objet d'aucun entretien, mais dont la présence permettra à leur propriétaire, *dans le futur*, de faire barrage à quiconque voudrait s'installer sur cette terre. Une telle stratégie ne vise pas de résultats immédiats, puisque dans cette région il n'y a aucun problème de manque de terre, mais nous montre que l'individu commence à prendre des options sur l'avenir.

3. TEMPS ET ORGANISATION RITUELLE

L'activité rituelle met en œuvre un temps tantôt cyclique (rites agraires) tantôt cumulatif (rites initiatiques).

a) *Rites agraires et temps cyclique* : les rites agraires sont principalement de deux ordres :

— rite de conjuration des puissances chtoniennes, avant tout nouveau débroussement, marquant l'ouverture du cycle agricole, et se renouvelant par conséquent chaque année. Ce rite est à la fois collectif et individuel :

— collectif : cérémonie au niveau de l'ensemble du village marquée par la sortie du Masque préposé à cette fonction et à l'issue de laquelle il est officiellement permis de commencer les travaux champêtres ;

— individuel : ce rite de conjuration des génies de la brousse est ensuite répété par le paysan par un sacrifice à la terre sur la parcelle qu'il débrousse ;

— cérémonie de bénédiction des prémices : le nouveau maïs et le nouveau riz ne peuvent être consommés qu'après que le même Masque en ait officiellement donné l'autorisation aux villageois.

b) *Rites initiatiques et temps cumulatif* : l'initiation à un statut ou à une fonction implique toujours un temps de préparation plus ou moins long. Nous ne citerons ici que deux exemples :

— le statut de chasseur n'est conféré à l'apprenti qu'après une longue initiation aux mystères de la forêt et une suite de mises à l'épreuve face à l'animal le plus noble, mais aussi le plus dangereux : l'éléphant ;

— la fonction de devin ne peut être officiellement exercée qu'après une longue période d'initiation

au cours de laquelle l'apprenti subit un traitement qui permettra à ses yeux de « voir de plus en plus clair » (divination par le rêve).

C'est donc à force d'endurance et de courage, de patience et de persévérance, d'accumulation des efforts et des expériences que le chasseur acquiert son statut et le devin sa fonction.

CONCLUSION

Les implications du temps du point de vue de l'organisation sociale guéré sont donc multiples et variées. Leur connaissance, dans une optique de développement économique, nous semble indispensable à deux niveaux au moins :

— au niveau d'une meilleure compréhension de l'organisation de la société globale et, partant, du système de production traditionnel, dont les mécanismes mettent souvent en évidence un haut niveau de rationalité ;

— au niveau de l'élaboration de techniques d'intervention qui ne peuvent pas ne pas tenir compte à la fois de la conception qu'à une société de son temps et des critères auxquels elle se réfère pour l'aménager.

C'est à partir des données d'une telle analyse qu'il serait possible de substituer progressivement au système de production actuel, hybride et désarticulé, un système cohérent et efficient.